

PIERRE PACHET

**LA FORCE
DE DORMIR**

nrf essais

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1988.*

DÉCALAGE HORAIRE

J'ai encore dans tous les membres le petit trajet quotidien, que je m'étais tracé puis imposé pour qu'il me réconforte, entre Wolman Hall où je logeais et Gilman Hall où je travaillais, en passant par le petit escalier ombragé, à gauche de la bibliothèque qui porte le nom de Milton S. Eisenhower (le frère du Président). Ascenseur, marches, rue à traverser, chemin qui monte, marches, pelouse à traverser, marches, couloir. Je me souviens encore des noms. J'ai encore dans les yeux les grandes pelouses tendues d'ennui, les étudiants couchés à l'ombre des petits arbres, ou jouant au frisbee. Je pourrais presque retrouver (inscrites à même ma mémoire, ou sur des souvenirs de briques ?) les inscriptions facétieuses que je lisais chaque jour sur mon chemin. Mais en le disant, elles s'effacent, comme si l'on passait sur elles une éponge mouillée, et je ressens ce que ce serait d'être privé de la vue.

Délogé, descellé des briques de ma vie, j'endurais le passage des minutes démultipliées de chaque journée, de chaque nuit. Or ce descellement qui me faisait si mal — mais je l'avais voulu, sans prévoir sa violence, et je continuais alors à le vouloir, éprouvant combien il me blessait — il m'éclairait aussi ; et par moments, retrouvant fugitivement la clarté neuve et le vide transparent qu'il me donnait, j'ai envie de le retrouver, pour approfondir ce qui était apparu à la faveur d'un dépaysement qui avait déplacé mes assises. Ce qu'un changement de lieu

m'avait donné, un autre me le redonne : quand, retrouvant mon chez-moi, je ne m'y retrouve pas tout à fait.

Je pourrais énumérer et détailler des moments, des rencontres vaguement mémorables. Je m'en abstiens. Car ces moments préparés, soulignés d'avance, voulus ou approuvés, en recouvrent d'autres faits pour être absorbés par le temps, pour l'irriguer en y disparaissant. Des moments impromptus, rencontres avec rien, non-moments où l'indifférence des choses se livre à travers une répétition sans surprise : les écureuils gris, l'herbe, la pente d'une allée, le contact du regard avec une paroi de briques ; ou le spectacle répété, prenant quoique monotone, des raquettes de tennis frappant une balle vert pomme, quand le bruit de la vibration des cordes met un certain temps à parvenir au spectateur, parce qu'il en perçoit seulement l'écho renvoyé par un mur. Alors l'attention ne se concentre sur rien, on n'est pas alerté ; c'est au contraire à la faveur d'une certaine distraction que s'offre une matière réelle, non exceptionnelle, par laquelle l'esprit se trouve heureusement captivé, parce qu'il y saisit, d'une saisie qui se sait partielle (on peut souffrir de cette étroitesse), un élément essentiel de ce qui vit et lui donne vie.

Voici pourtant l'histoire : à l'aéroport de Raleigh-Durham, en Caroline du Nord, où j'arrivais un soir venant de Baltimore via Charlotte, Linda était venue m'accueillir. Gaie, se réjouissant de parler français. Son visage en losanges et amandes, ses yeux brillants. A côté d'elle, je découvre une autre jeune femme, arrivée de Los Angeles quelques minutes auparavant. Je n'avais fait qu'un court voyage ; elle avait parcouru des milliers de milles et voyagé d'ouest en est, à contresens du mouvement apparent du soleil. Elle était partie le matin, moi en fin d'après-midi ; et nous étions au soir. Au moment où elle partait, de bon matin, ma matinée se terminait (trois heures de décalage entre Eastern et Pacific Time) ; à présent, la nuit d'un autre fuseau horaire venait prématurément recouvrir l'après-midi qui lui était due.

Le lendemain, dans une belle salle boisée de l'université, je fis une conférence au titre énigmatique : « Ski into Sleep » (comment traduire : « Endormissement glissé » ? « La neige du sommeil » ?). Dans l'assistance, parmi des inconnus, cette jeune femme de retour de Californie. Je le sentais : elle se représentait avec vivacité, et bien mieux que moi, ce dont je parlais. Quand j'eus terminé, elle intervint, et j'enviais moins sa perspicacité que l'état dans lequel elle se trouvait après une mauvaise nuit, qui lui permettait de parler directement de ce que je visais sans y atteindre.

Cette conférence, je l'avais pourtant préparée, et même entièrement écrite d'avance, contrairement à mes habitudes. Peu avant de la prononcer j'étais allé, guidé par Linda, dans un très beau jardin en contrebas du campus, pour essayer de me recueillir et de retrouver mes idées, de ranimer les phrases anglaises que j'avais écrites. Nous avons parcouru les allées, regardé fleurs et arbres. Elle m'avait montré les oiseaux, le « blue jay » et le « cardinal ». Cependant j'étais inquiet, partagé entre la paresse sous le soleil et le scrupule : invité par Linda et patronné par elle, je ne devais pas la décevoir ni lui faire honte devant ses collègues. Je lui demandai de pouvoir m'isoler un instant. Elle s'écarta, alla s'asseoir au bord d'un bassin. Extrayant les feuillets de la poche de mon veston, je regardais les mots dactylographiés sur papier jaune. Ils m'étaient familiers : « somnolence », « insomnie », « rêve », « distraction », « attention », « lucidité ». Je me souvenais de les avoir désirés, employés. En écrivant, j'avais cru les sentir disponibles sous mon regard. Un certain rythme les avait portés et m'avait fait croire que grâce à eux je tenais mon sujet. Cette illusion se défaisait à présent, comme un rêve dans lequel on n'arrive plus à se glisser.

Comment, tout avait été là, écrit noir sur blanc, et cela se serait... envolé, comme ces exotiques oiseaux ? Où était-ce donc ? Dans une incidente qu'il ne fallait pas sacrifier, car elle aurait éclairé la phrase dont elle suspendait l'élan ? Dans une intonation sans équivalent dans

le langage? Dans une forme invisible, sans laquelle pourtant vous ne sauriez former des pensées, qui trouve moyen de se rendre sensible à travers vos paroles et dans l'enchaînement de vos attitudes, mais que les phrases écrites, dans leur prétentieuse maladresse, n'ont pas su retenir?

A la jeune femme de Durham, le décalage horaire avait donné ce que je cherche. Ceci peut-être : de la même façon que le voyage, en nous transplantant hors de chez nous, nous apprend — pour quelques heures, pour quelques jours — que nous ne sommes de nulle part, le décalage horaire, nous arrachant à notre temps d'origine, et nous faisant voir tous les temps, nous apprend que nous n'appartenons pas au temps. « L'homme est assujéti au temps, et néanmoins il est par nature étranger au temps... car le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir » (Joseph de Maistre).

L'heure qu'il est nous retient au sol, nous livre à lui. Un Africain, correctement habillé, court dans la rue du Temple. Il court sans élégance, ses semelles frappent le sol, car il a peur. Derrière lui, à quelques mètres, arrive un jeune homme, qui court de façon plus sportive : déterminé, efficace, animé par la colère ; puis un autre, puis une dizaine d'autres. Ce sont les vigiles d'un grand magasin. Ils rejoignent et ceinturent le voleur qui avait arraché le sac d'une dame. Tous à présent reviennent, entourant leur proie à qui un jeune Vietnamien impassible maintient un bras tordu derrière le dos. L'Africain a le visage terne ; il continue à penser sous nos yeux, à supputer ses chances de s'enfuir (inexistantes), à jeter des coups d'œil vers l'avenir. Chacun, dans la rue, a suspendu ses pas : on assiste à une séance — gratuite — de film policier ; et il est satisfaisant de voir la justice s'exercer. Une jeune femme, bouleversée, crie néanmoins sa réprobation contre les vigiles dont elle accompagne le cortège : « Barbouzes ! Fascistes ! » Sur les trottoirs, l'opinion se divise à nouveau, les paroles reprennent. L'Africain a envie de penser qu'il n'est pas dans la vraie réalité, ou qu'il n'est pas réel dans ce monde de Blancs. « J'appartiens ailleurs, je ne suis pas de votre temps. » Ses jambes

tremblantes y sont coincées. Horreur d'un monde où tout serait réel ; horreur d'un monde où rien ne le serait.

Aller en avion en Amérique, c'est comme vivre le bonheur d'une veillée : le temps, allégé, se suspend ; on a le droit de rester debout, d'assister au cours des choses adultes. L'avion a couru en même temps que la terre, privant de sens sa course folle — et on se déplaçait sans bouger, assis, ralenti par l'ennui et l'attente, à... 600 kilomètres-heure. Sans recevoir dans la figure le vent de la vitesse, et l'afflux des paysages. Sous vos pieds, autour de vous, des nuages défilaient lentement. Un autre avion, en sens inverse, passait, à peu près à l'allure d'un cycliste pressé. Au-dessus des terres, de la mer, de l'écume des vagues, on est passé lentement, d'un mouvement aisé, propice à la contemplation.

C'est sans doute un voyage magique, tel que dans les contes et légendes. C'est aussi un déchainement de réalité, qui attente à la réalité de tout le reste. La puissance et la précision de ses artifices fait pâlir les autres réalités, les met à distance et en dessous : champs, arbres, animaux, villages où sonne l'heure. Au voyageur de ne pas oublier (un pied dans l'appareil volant, un pied aimanté par le sol de son astre natal) qu'il n'est pas vraiment un extra-terrestre.

Puis, tout à coup, imprévisiblement, quelques heures après l'arrivée, ces milliers de kilomètres viennent s'écraser contre vos os. Vous éprouvez un isolement nouveau : vous êtes dans un corps qui obéit à un autre soleil que le soleil local. Vous avez emporté avec vous, sans le savoir, quelque chose de fragile qui ne survivra pas : comme un peu de terre aux souliers, comme un filet de sable dans les revers du pantalon après une journée à la plage, le ticket de métro ou les pièces de monnaie dans une poche, comme la fourmi qui a voyagé dans un fond de valise, dans une chemise ; comme le journal du jour, devenu bientôt relique ou rebut, mais encore attaché par des milliers de fibres au monde de là-bas ; comme une parole entendue juste avant le départ, pas encore transformée

en souvenir, ni oubliée, et qui résonne dans votre oreille ; et comme la trace inattendue laissée par le défunt avant son départ, familière, qu'on croyait emportée par le vent de la mort, et qui reste sur une table, les yeux ouverts. Ainsi, à l'arrivée dans la chambre qu'il faudra habiter et peupler de fantômes, on a en soi et autour de soi le jour et la nuit de là-bas. Ils vibrent, empêchent de se concentrer, de dormir. L'éther du cerveau en est électrisé. Si l'on s'endort enfin, c'est dans le vacarme : celui de Charles street, large avenue où le bruit des moteurs et des pneus s'amplifie ; surtout le bruissement de moteurs intracérébraux. Car pour vraiment dormir, on doit s'inspirer du noir de la nuit pour faire le noir en soi, du silence de la nuit pour faire silence en soi, on doit se confondre avec la chaleur et le rythme de sa respiration, y conformer sa pensée (le sommeil est l'expérience mystique par excellence, accessible à tous, concentrée autour du vide de la pensée), transformer le contact du corps avec sa propre chaleur en immersion, supprimer la clôture du corps, s'incorporer le corps du monde. Or, là-bas d'où l'on vient, l'aube point et d'autres voitures commencent à s'exciter ; et pour ceux que vous avez quittés il est déjà demain. S'endormir ou ne pas s'endormir, c'est également trahir.

Les sirènes qui appellent dans la nuit d'ici (police, ambulances) m'invitent à être sourd aux sirènes de là-bas. Mes oreilles saignent. La joie d'être ici, de parler anglais, d'émigrer dans ce pays d'émigrants accumule des décombres intérieurs.

Quand vos parents, du quai où ils vous ont accompagné (vous partez en colonie de vacances), vous crient : « Amuse-toi bien ! », faut-il leur obéir ?

Et cet enfant de deux ans, qui voyage seul en avion (sous la tutelle d'une hôtesse de l'air) de Paris à San Francisco, pour y rejoindre ses parents dont il a été séparé depuis trois mois, quelle étrange expérience il fait du vide entre les moments ! On le lance de la rive occidentale de l'Atlantique à la rive orientale du Pacifique, comme un petit acrobate ;

mais son séjour dans les airs dure ; il y reste suspendu, immobile entre jour et nuit, sommeil et veille, certitude et doute. Pour lui, le long fil du voyage aura plus disjoint deux moitiés de l'être que relié deux continents. Il arrive, les bras de ses parents se saisissent de lui, l'emmènent dans une maison nouvelle, le couchent dans un lit, et des regards à moitié familiers, au-dessus de sa tête, attendent que le sommeil l'acclimate, dissolvant sa résistance à ces nouveaux horaires. Lui, cependant, fait en aveugle l'épreuve de la distance. Le lendemain, profitant d'un moment d'inattention de ses nouveaux gardiens, il part droit devant lui. La foi le porte, il n'a rien oublié de son corps : derrière la maison, là-bas, au coin du boulevard, il y a sa maison. Plus loin, alors. Non. Il doute, essaie d'apprendre la leçon de l'espace et du temps.

On peut tout décoller de tout, tout arracher à tout. Ce qui tient les choses ensemble, aussi intime que ce soit, peut à son tour être dissocié. Le décor dans lequel on se meurt, se meurt à son tour dans un autre décor. Et ainsi de suite.

Les parents veillent. Dieu veille (ce n'est pas forcément rassurant). Le mot « sommeil » doit perdre définitivement son poids, son assurance. Le sommeil est pris dans la pensée, il repose sur l'instable. Telle est la leçon.

Le jour et la nuit, nous les connaissons d'autant moins que nous leur obéissons, devenus, depuis des millénaires, êtres de sommeil. Imaginons, au contraire, que le sommeil nous soit accessible constamment, à chaque clignement de paupières : répété plusieurs fois par minute, ce minuscule bain de nuit suffirait à rafraîchir notre pensée et notre regard. Le sommeil ne formerait pas ces continents d'inconscience auxquels nous sommes attachés. En quoi la conscience, et notre insertion dans la mobilité des choses en seraient-elles changées ? (Rien que d'y penser nous fatigue, nous fait ciller). Le sommeil nous fait échapper à la durée, la veille nous en donne la perception. Or, c'est pourtant dans le sommeil que, chaque nuit, nous redevenons aptes à percevoir l'écoulement du temps, à nous souvenir de ce qu'il emporte, à enregistrer et à

ordonner les petits souvenirs qui nous servent de repères. Telle est l'une des conclusions tirées par Michel Siffre de son séjour expérimental de deux mois au fond d'une grotte, en 1962, privé de repères temporels. Plus le sommeil de la nuit précédente a été court, plus l'estimation du temps vécu par le sujet s'allonge. Le temps lui dure, il en perd les traces. La continuité du sommeil, au contraire, sa longue désorientation aiguissent l'instrument par lequel le temps est perçu. Si le sommeil n'avait pas été inventé, les horloges ne l'auraient sans doute pas été non plus.

Le sommeil n'est pas si « animal » qu'il en a l'air : il est l'un des premiers outils de la pensée qui a fini, à son école, par inventer l'heure et, plus récemment, par en généraliser la contrainte. En 1839, les heures des gares sont unifiées sur tout le territoire britannique. En 1875, l'ingénieur Stanford Fleming déclare devant le congrès géographique international : « Le temps est évidemment unique dans tout l'univers, et l'idée d'heure universelle ne saurait être mise en question, bien qu'elle soit en conflit direct avec nos idées préconçues... » Contre cette proposition hardie et presque absurde, la conférence sur le méridien recommande, en 1885, de prendre le méridien de Greenwich comme ligne de repère pour la détermination des fuseaux horaires. Nous en sommes à peu près là. L'heure mondiale est homogène, ne connaît plus la zone d'ombre. L'histoire du sommeil a parcouru un cycle complet. L'heure a cessé de fuir. Toute la planète est éveillée. La somnolence s'étend.

Cependant, chaque enfant réinvente la profondeur du sommeil, son invisible concentration. Le temps n'est que partiellement transpercé par les lignes aériennes. Le sommeil a encore de beaux jours devant lui.

CHAPITRE PREMIER

La force de dormir

La force de dormir : avec le temps, les lectures oubliées puis reprises, les périodes de désorientation au terme desquelles, subitement, choses et textes s'éclairent brièvement, l'idée simple a fini par s'imposer à moi, que dormir ne se faisait pas tout seul. Qu'il y fallait non seulement une décision, ou un acquiescement, mais une force. Bien entendu, on ne perçoit la nécessité de cette force que lorsqu'elle vient à manquer : dans ces terribles états où la pensée, divisée contre elle-même et se faisant horreur, semble incapable de se ramasser, de se capitaliser, et ne peut plus que se hérissier en pointes douloureuses. Pour dormir, on le sent alors, il faudrait d'abord disposer de soi, assuré d'un être qu'on pourrait soumettre en son entier à la dépossession du sommeil. « La fatigue de m'endormir et la fatigue de me réveiller me sont insupportables », écrit Baudelaire dans l'un de ces moments. La force qui gît dans le sommeil, promesse d'une pensée à nouveau disponible, prête à se déplier, à se dépenser à nouveau, il faut aller la chercher, se disposer à la recevoir, à y puiser.

Rien que pour concevoir la déperdition de force que subit ou craint alors Baudelaire, il faut de la force. Je ne parle pas

de décrire l'insomnie, mais d'évoquer ce sur quoi elle ouvre, et qui semble incurable, qui semble l'indéfini même auquel toute vie cherche à se soustraire. Henri Michaux, dans son « Voyage en Grande-Garabagne », situe le malaise chez les Emanglons : « Après quelques jours de labeur soutenu, il arrive qu'un Emanglon ne puisse plus dormir. On le fait coucher la tête en bas, on le serre dans un sac, rien n'y fait. Cet homme est épuisé. Il n'a même plus la force de dormir. Car dormir est une réaction. Il faut encore être capable de cet effort, et cela en pleine fatigue¹. » Comme si souvent, partant d'un simple malaise, Michaux conduit son personnage, et son lecteur, jusqu'à la torture. A le lire, on sent comme la torture vient bien du sein de l'espèce humaine. Comment elle s'invente dans chaque corps humain, tendu entre une sensibilité infiniment répercutée, et l'aptitude à calculer, à jouir de regarder cette sensibilité éperdue.

Par la torture infligée aux personnages qui naissent de sa plume, Michaux assouvit et ravive un désir de connaître jamais rassasié, le désir qui hante toute torture.

Dans certaines recherches neurobiologiques concernant le sommeil, on reconnaît quelquefois, à l'abri de l'expérimentation « scientifique », la même alliance du désir de savoir et de torture. On installe un chat sur une plate-forme flottante au milieu d'un bassin. Il somnole. Dès que son tonus musculaire se relâche, il cesse de se maintenir en équilibre. La plate-forme verse et le jette à l'eau. Ainsi étudie-t-on « l'absence prolongée de sommeil paradoxal ». Je lis cela, et je me demande : que cherche-t-on là à saisir ? Quelle force évanescence ? J'entends bien que ces recherches ont un but positif, que l'expérimentation est ordonnée à des questions, à

1. *Ailleurs*, Éd. Gallimard, 1948, p. 26.

d'autres observations. J'en suis le progrès, les démarches. Néanmoins, savoir que de telles tortures existent fait penser.

Ce sont des tortures sans violence, sans début. La torture par manque de sommeil, comme la torture par la faim, la soif, l'asphyxie, ne demande que l'invention d'un dispositif empêchant le sujet de faire ce qu'il veut, et le livrant à ce qui est en lui.

Il veut dormir, pressé par le manque de sommeil. Mais il ne peut pas vouloir dormir, parce qu'un obstacle infranchissable a été dressé entre sa pensée et le sommeil. Comme le corps affamé se dévore lui-même, l'esprit écarté du sommeil se déchire avec cruauté. Il est contraint de vouloir l'éveil dans le moment où il désire le sommeil. Mes phrases s'y déchirent. L'habitabilité du monde, qui ordinairement aide la pensée (le non-sommeil) à entrer dans le sommeil, a été détruite.

S'endormir, c'est toujours avoir affaire à l'insomnie. On n'entre pas dans le sommeil, en temps ordinaire, autrement qu'en faisant déjà semblant de dormir. On se met dans la position que le sommeil aime, on joue à dormir (en fermant les yeux, en s'environnant de sa propre respiration), et le sommeil est là. Jusqu'au dernier moment, ne serait-ce que sous la forme de cette innocente comédie, la pensée est là, la responsabilité. L'homme n'en est jamais dispensé. C'est cela que je vois en pensant au chat qui, lorsque ses muscles se détendent, veut éviter le contact de l'eau, qu'il déteste.

Le bourreau guette le travail de la pensée, la façon dont elle a à accompagner la vie, le passage même du temps, qui ne se fait pas tout seul.

*

Entraîné moi aussi dans cette quête, je me suis laissé guider, au hasard des lectures, par des poètes, des écrivains. Pourquoi par eux, plutôt que par les neurobiologistes, par les chercheurs scientifiques ? Par incompetence, bien sûr. Mais aussi — puisque j'ai essayé de m'informer des résultats de leurs travaux — par méfiance. J'ai dû apprendre à ne pas croire sur parole toutes leurs assertions, surtout quand elles étaient destinées à un public large. Par exemple, quand elles proclament que le rêve aurait été localisé, identifié, et ne serait autre que le « sommeil paradoxal » ou REM (*rapid-eye-movement*) ; ou bien, formulation un peu plus prudente, que le rêve, c'est l'activité qui se produit pendant les phases de « sommeil paradoxal ». Il semble, à regarder de plus près les travaux en question, que rien de tel n'ait été prouvé (je me rencontre dans ce doute avec le psychanalyste américain — très informé — Calvin S. Hall) ¹.

En revanche, je rencontre un acquis important des études scientifiques, lorsqu'elles démontrent que le sommeil, loin d'être une réalité opaque et continue, susceptible d'une définition unique, est essentiellement discontinu et différencié : le terme de « sommeil » recouvre sous une trompeuse homonymie des phases très différentes les unes des autres, phases elles-mêmes regroupées en « cycles ». Et l'on peut sans trop d'audace prévoir que les développements de ces études, à mesure que l'on fera varier les paramètres enregistrés, mettront en évidence d'autres différenciations. Aujourd'hui déjà apparaît que le sommeil vivant, qui est autre qu'une syncope ou un coma, comprend des périodes d'éveil. Une nuit de sommeil continu ne nous semble telle que parce

1. Cf. son article « Caveat Lector ! », compte rendu de *The Biology of Dreaming* d'Ernest Hartmann, paru dans *Psychoanalytic Review*, 54 (1967), p. 655-661.

que nous avons oublié nous y être éveillés. A l'inverse, une nuit où l'éveil a pris trop de place nous paraît, à tort, totalement « blanche ». L'investigation scientifique, parce qu'elle veut défaire toutes les croyances, ne peut que défaire aussi la croyance au sommeil, et constater alors la pluralité non protégée des états de conscience. En suivant sans parti pris les pensées singulières de poètes et de penseurs, j'étais conduit à des conclusions parallèles.

L'avantage des poètes, des écrivains (de ceux dont j'ai essayé de suivre la pensée), c'est qu'en un sens ils n'ont rien à prouver. Aucun public n'exige d'eux des « résultats » positifs, dont ils puissent précisément répondre. Aristote lui-même, qui m'a fourni le point de départ et comme la base de ces études, est assez philosophe pour tenir plus aux questions qu'il désigne et délimite, qu'aux assertions positives qu'il enseigne et qui sont pour lui, comme pour tout savant, occasion d'en dire parfois plus qu'il n'en sait et n'en peut savoir.

*

Ce livre n'est pas systématique. Il ne poursuit pas une thèse, fût-ce une thèse sur la littérature. A peine s'il suit un thème à travers des textes littéraires. J'ai voulu voir chaque écrivain, c'est-à-dire d'abord chaque individu, vivre et penser son et ses sommeils. Les sommeils divergent comme les gens. Les uns sont « du soir », les autres « du matin ». Les uns adorent leur sommeil, et en général en parlent peu ; les autres font profession de le mépriser, et ne cessent d'y revenir (le narrateur de *Ada*, de Nabokov, parle de « cette inconscience qu'il méprisait si farouchement et recherchait avec tant d'assiduité »). D'autres combinaisons encore sont possi-

PIERRE PACHET

LA FORCE DE DORMIR

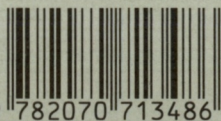
Trop naturel, le sommeil : on n'y prête guère attention. Ou bien c'est qu'il se détraque, et l'on demande à la médecine de nous le rendre aux moindres frais.

Le sommeil - à la différence du rêve - fut-il jamais pris pour objet de pensée? Devint-il matière à élaborations littéraires? Comme une eau, on voit au travers; son départ laisse à peine un scintillement...

À la surprise du lecteur, l'essai de Pierre Pachet révèle que le sommeil est partout présent dans la littérature. Il s'insinue dans maintes œuvres où jamais nous ne l'avions remarqué. Il est vrai qu'il y paraît moins comme un thème tout offert que par éclipses, tensions, retraits. La paradoxale «force de dormir» qui donne accès au sommeil, il faut en être privé pour en percevoir l'existence. Lui-même au travail, le sommeil fait œuvre dans les poèmes de Baudelaire, dans les proses de Nerval, dans les extraordinaires récits de Platonov.

Pour déceler cette puissance poétique du sommeil et les conditions - sociales, historiques - de son apparition, il fallait une attention insomniaque.

On retrouve ici l'auteur d'un premier essai sur le sommeil (*Nuits étroitement surveillées*, Gallimard), ainsi que d'une étude sur la politique de Baudelaire (*Le premier venu*, Denoël).



9 782070 713486



38-X A 71348 ISBN 2-07-071348-2

80 FF tc